

# Le français moderne

Revue de linguistique française

Directeur

Jean-Marie Klinkenberg

*Langue et condition humaine :  
Gustave Guillaume et Émile Benveniste*

**Numéro dirigé par Olivier Soutet et Philippe Monneret**

**Philippe MONNERET**, Introduction

**André JACOB**, Langue et temporalité

**Irène FENOGLIO**, L'anthropologie linguistique d'Émile Benveniste :  
une épistémologie de l'interprétance

**Francis TOLLIS**, La dimension anthropologique/anthropogénétique de la théorie de  
Gustave Guillaume

**Franck NEVEU**, Singulier/Pluriel. Du nombre chez Gustave Guillaume et chez Émile  
Benveniste

**Chloé LAPLANTINE**, Guillaume, Benveniste : sur quelques thèmes de recherche  
communs

**Pierre BLANCHAUD**, Benveniste au faite des honneurs, Guillaume frappé d'ostracisme

**Olivier SOUTET**, Guillaume et Benveniste : esquisse d'un portrait croisé

**Chroniques**

**Mikhail MARUSENKO**, Recherche dans le domaine de la langue française en Russie

**Georgette DAL**, État actuel sur les études en morphologie, en France et à l'international

*In Memoriam*

**Gilbert LAZARD** (1920-2018)

**Antoine CULIOLI** (1924-2018)

**Comptes rendus**

**Livres reçus**

## Singulier/Pluriel

Franck Neveu

### Du nombre chez Gustave Guillaume et chez Émile Benveniste

S'il fallait une seule justification à cette mise en relation de Guillaume et de Benveniste sur la question du nombre<sup>1</sup>, elle pourrait être trouvée dans la dédicace qui figure au début du chapitre que Guillaume consacre à « La logique constructive interne du système des articles français » dans *Langage et science du langage* : « A M. Benveniste »<sup>2</sup>. Se dessine ici comme une forme de filiation désirée qui est intéressante pour notre sujet. Concernant la question du nombre, on pourrait s'interroger sur la relation qu'elle entretient avec ce chapitre. Moins énigmatique est cette relation si l'on se rappelle que pour Guillaume le système du nombre (où se retrouve une des formes du tenseur binaire radical) est à l'origine du système de l'article. Le nombre, c'est l'état premier du cas d'extensité nominale : à savoir l'extensité discontinue. L'article, qui met en rapport l'universel et le singulier, signifie dans ce système l'extensité continue<sup>3</sup>.

Bref, la relation entre la question du nombre et ce chapitre est tout compte fait assez étroite, et c'est ce dont parle finalement Guillaume dans ce texte :

Dans les langues où le système de l'article n'existe pas à l'état distinct, les opérations de pensée qui en sont constitutives dans celles où il s'est individualisé ne sont pas des opérations ignorées de l'esprit humain : ce sont seulement des opérations qu'il accomplit en indivision avec d'autres appartenant à la catégorie du nombre, laquelle, faute d'avoir rejeté en dehors d'elle le mécanisme propre de l'article, est linguistiquement une catégorie plus lourde, plus chargée de motifs d'exister, que dans les langues où celle de l'article s'en est séparée, l'allégeant d'autant.

L'affinité profonde de la catégorie du nombre et de celle de l'article ressort avec évidence de leur similitude psycho-mécanique. (Gustave Guillaume, *Langage et science du langage* : 168)

Comme l'a montré Guy Serbat<sup>4</sup>, le système du nombre, c'est la meilleure voie d'accès à la forme des contenants :

Pour Guillaume [...], la catégorie du nombre se ramène à l'opposition de deux « pentes » (« vecteurs », « tensions », « cinétismes ») symétriquement opposées, l'une qui part du large, en général, du pluriel PI, pour atteindre le

---

<sup>1</sup> Je remercie Jacqueline Authier et Alain Berrendonner pour leur relecture.

<sup>2</sup> Gustave Guillaume, *Langage et science du langage*, Paris, Nizet ; Québec, Les Presses de l'université Laval : 167.

<sup>3</sup> On pourra se reporter sur ce point avec profit à l'étude de Marc Wilmet, *Gustave Guillaume et son école linguistique*, Paris, Bruxelles, Nathan, Labor, 1978, notamment aux pages 74-78.

<sup>4</sup> « Gustave Guillaume et le système du nombre », *Faits de langues*, n°2, Septembre 1993, « Le nombre », pp. 71-77.

## Singulier/Pluriel

singulier : l'autre prenant son point de départ dans ce même singulier pour viser le pluriel (le large, le général) P2. Soit :



PI = pluriel initial de la tension I

S = singulier

P2 = pluriel visé par la tension II

Dans la tension I, l'esprit saisit la pluralité comme unité ; dans la tension II, l'esprit, partant du singulier, construit des pluriels par addition. [...] La même organisation rend compte, par exemple, du système de l'article: on y retrouve les deux tensions, l'une anti-extensive, aboutissant à former le singulier (« un ») à partir d'une pluralité aussi étendue qu'on voudra; l'autre, extensive, tendant au général (« le »). (Serbat, 1993 : 72-73)

Avant de poursuivre sur la conception guillaumienne du nombre, on fera retour sur le thème de la journée scientifique qui s'est déroulée à la Sorbonne autour des œuvres de Gustave Guillaume et d'Émile Benveniste<sup>5</sup>, journée qui s'est donné pour tâche d'établir la relation épistémologique entre ces deux grands linguistes français autour de ce qui est appelé « l'appréhension anthropologique de l'étude des langues ».

On essaiera de suivre cette piste, en évoquant successivement la pensée linguistique de chacun des auteurs relativement à cette question du nombre. Du côté de Guillaume la matière est abondante, notamment les *Leçons de linguistique*, volumes 2, 5, 7, 9, 10, 11, 12 (qui couvrent les années 1938 à 1956), et bien sûr le volume *Langage et science du langage*. Du côté de Benveniste, au-delà des textes, nombreux, qui abordent de manière purement applicative la notion, on s'est penché principalement sur l'étude publiée par Irène Fenoglio dans *Autour d'Émile Benveniste : l'inédit* intitulé « Singulier et pluriel »<sup>6</sup>. Il s'agit de notes dactylographiées (archives du Collège de France, cote CDF 28, 17) destinées à la préparation d'une conférence donnée au Cercle linguistique de Prague le 8 mars 1937, et portant le titre « L'expression linguistique de la quantité »<sup>7</sup>. En dépit du déséquilibre volumétrique flagrant entre ces deux archives, on verra qu'il y a largement matière à réflexion.

<sup>5</sup> « Langue et condition humaine. Gustave Guillaume et Émile Benveniste », journée d'études organisée par Olivier Soutet et Philippe Monneret, Université Paris-Sorbonne, 20 octobre 2016.

<sup>6</sup> « Singulier et pluriel », in I. Fenoglio, J.-C. Coquet, J. Kristeva, C. Malamoud, P. Quignard, *Autour d'Émile Benveniste. Sur l'écriture*, Paris, Seuil, 2016, p. 45-58.

<sup>7</sup> Merci à Irène Fenoglio qui nous a fourni ces précieuses informations, non disponibles à l'époque de la sortie de l'ouvrage qu'elle a co-dirigé en 2016. On pourra se reporter sur cette question à l'ouvrage collectif dirigé par G. D'Ottavi et I. Fenoglio, à paraître en 2019 aux Éditions de la rue d'Ulm, *Émile Benveniste. Un demi-siècle après Les problèmes de linguistique générale*, particulièrement à deux articles : Tomas Koblizek et Eva Krasova,

À chacun des deux corpus d'auteur, faut-il le dire, il conviendrait d'ajouter une littérature quantitativement importante, faite de commentaires, d'analyses critiques, qu'il serait fastidieux et sans doute inutile de rappeler. Il va de soi que ces travaux ont aussi contribué à cette petite étude. On en trouvera quelques références en bibliographie.

### 1. Le cadre théorique de la réflexion guillaumienne sur le nombre

En tout premier lieu il y aurait nécessité de rappeler que la démarche guillaumienne est une démarche d'introspection. Elle s'appuie sur des postulats qui se fondent largement sur l'intuition de l'exactitude des opérations et des processus évoqués. Ce qui a pour résultante une distance certaine et inévitable avec la réalité empirique du phénomène.

Il s'agit d'un déficit empirique qui s'explique et se comprend du fait du nombre relativement limité des faits de langue au regard de l'ensemble de l'œuvre (environ 60 000 feuillets pour les leçons) : le système de l'article, la place de l'adjectif français, la chronogenèse du verbe français, la « théorie du mot » (ou psychosystème cognitif de catégorisation grammaticale des bases lexicales du français), le système de la personne et des pronoms, la préposition. Mais cela s'explique aussi par le fait que le modèle guillaumien, comme l'a justement rappelé D. Bottineau dans une étude sur la terminologie, la terminographie et la métalangue guillaumienne<sup>8</sup>, s'attaque pour l'essentiel à la modélisation des procédures cognitives en prise directe avec le substrat neurologique qui en constitue le support physique. Substrat virtuellement inaccessible à l'époque de la rédaction des écrits, et d'ailleurs encore largement méconnu aujourd'hui.

C'est précisément sur ce terrain physiquement inaccessible que se situe métaphoriquement et supplétivement la théorie de Guillaume. Cette relation virtuelle du modèle au substrat neurologique a motivé l'emprunt de racines ou affixes à des disciplines connexes, notamment la psychologie avec le préfixe *psycho-*, dont la pertinence était déjà discutable à l'époque et bien davantage aujourd'hui avec le recul historique. La notion de *mentalisme* n'est pas moins problématique et non moins ancrée dans un contexte historique et idéologique. En un mot, c'est le terme *cognition* qui a fait défaut à Guillaume. (Bottineau, 2006 : 41)

Bottineau a montré que la faible emprise empirique chez Guillaume est compensée par un nombre important de *lois* et *principes*, par une propension à réifier les topologies et les concepts non substantiels par la nominalisation d'adjectifs ou autres termes abstraits (*le virtuel et l'actuel, l'avant et l'après*), à penser par couples conceptuels (*la puissance, l'effet*), à toujours souligner le dynamisme des processus décrits par les affixes pertinents (*-tion, -genèse, remplacement de -logie par -génie*).

---

« Émile Benveniste et le cercle de Prague », et Mariarosaria Zinzi, « Penser le nombre comme catégorie linguistique. Une recherche inédite d'Émile Benveniste ».

<sup>8</sup> D. Bottineau, « Terminologie, terminographie et métalangue guillaumienne : problèmes actuels », in F. Neveu (dir.), « La terminologie linguistique. Problèmes épistémologiques, conceptuels et traductionnels », *Syntaxe & sémantique*, 7, 2006, p. 39-56.

Pour Guillaume le fait langagier se décompose en *langue* et *discours*. Le *discours* est l'ensemble des réalisations effectives attestées de l'activité langagière, dont le segment constitutif est la phrase, unité syntagmatique du discours. La *langue* est l'ensemble des systèmes mentaux disponibles en permanence à l'état latent chez tout animé humain conscient en situation « normale » (non pathologique) de cognition individuelle et sociale : la langue est formée de *psychosystèmes*, dont la mise en œuvre livre l'unité de segmentation puissancielle fondamentale, le mot, avec des variations structurales considérables selon le type linguistique considéré.

En tant qu'unité de langue, chaque mot est pourvu d'un invariant cognitif, ou *signifié de puissance*, prévoyant l'ensemble des réalisations contextuelles, ou *signifié d'effet*. On voit ici prendre forme un groupe de principes : (i) le signifié de puissance d'un opérateur se compose d'une séquence de signifiés d'effets possibles organisés selon une taxonomie ordonnée, une *syntaxe cognitive* ; (ii) le psychosystème connaît trois états cognitifs : en langue, il est virtuellement disponible comme logiciel exécutable, procédure au repos, parcours possible ; au cours de l'acte de langage, il est mis en exécution, ou en situation d'*actualisation* ; au terme de l'acte de langage, il est *actualisé*, à savoir que l'une des saisies possibles a été sélectionnée.

Si l'on en revient au nombre, et à sa proximité avec l'article, on voit l'intérêt explicatif de la notion de psycho-système. Pour Guillaume la catégorie du nombre, comme celle de l'article peut être schématisée par deux tensions consécutives que sépare un seuil commun, le singulier numérique.

Au point de partage des deux tensions, sur la limite centrique que constitue le singulier numérique, il n'y a pas seulement similitude psycho-mécanique des deux catégories, mais parfaite identité. C'est dire que la différence de la catégorie du nombre et de celle de l'article n'intéresse pas leur point de partage et n'a lieu qu'en dehors de lui.

Un mathématicien dirait, à juste raison, que la position marquée par le mot *un* en français est « irrationnelle », du fait qu'elle appartient à deux catégories : celle du nombre et celle de l'article. Cette irrationalité n'a pas été admise par l'anglais, qui distingue sémiologiquement le numéral *one* et l'article *a, an*. (Gustave Guillaume, *Langage et science du langage* : 170)

Ainsi la catégorie du nombre chez Guillaume fait système. Ce système se compose de deux tensions : (i) tension du pluriel au singulier (genèse de l'unité) : c'est le pluriel interne, intégré au singulier dont il ne sort pas ; (ii) puis tension du singulier au pluriel (genèse de la pluralité) : c'est le pluriel externe, obtenu à partir du singulier qu'il intègre puisqu'il le multiplie.

Dans la perspective génétique qui est la sienne, Guillaume insiste sur le fait que dans les langues indo-européennes le nombre s'est réduit à la seule pluralité externe. Il distingue en particulier entre (i) le nombre spécifiquement linguistique (singulier, duel, triel, etc., pluriel), (ii) le nombre « ambigu » linguistique et arithmétique (un, deux, trois, etc., qui ne présente pas de forme spécifique de pluriel, -s étant le signifiant de la série entière dans de nombreuses langues indo-européennes), (iii) et le nombre purement arithmétique : 1, 2, 3, 4, dénué de pluriel.

On comprend mieux l'approche guillaumienne quand on pose la notion de nombre comme une catégorie liée à l'aperception du caractère soit amorphe ou continu, soit

discontinu de l'image mentale d'une notion, amorphe c'est-à-dire non nombrable, discontinu, c'est-à-dire nombrable. Dans l'amorphe, l'unité coïncide avec le tout, dans le discontinu l'unité est multipliable. Ainsi en français peut-on considérer deux nombres grammaticaux (singulier, pluriel), qui servent à signifier trois nombres mentaux (pluralité interne, singulier, pluralité externe).

Le français compte deux nombres grammaticaux, le singulier et le pluriel, qui servent à signifier trois nombres mentaux : la pluralité interne, le singulier, le pluriel externe. (G. Moignet, *Systématique de la langue française*, Klincksieck, 1981 : 36)

L'expression linguistique de la pluralité interne se réalise dans le duel, qui, comme le rappelle Moignet, n'est plus institué en français comme catégorie, mais qui existe encore sous forme lexicale : *la paire, les ciseaux*, etc. Le singulier dans ce système est en quelque sorte à la fois le dernier instant de la pluralité interne et le premier instant de la pluralité externe. La pluralité interne en français se manifeste sous la morphologie du singulier : ex. *la canaille* (l'ensemble des chiens), *la marmaille* (l'ensemble des marmots), *la volaille* (l'ensemble des volatiles de basse-cour), *la valetaille* (l'ensemble du personnel de la domesticité), *le bétail* (l'ensemble des bestiaux), etc. Mais elle peut aussi se manifester sous la morphologie du pluriel : ex. *les mœurs* (ensemble des comportements), *les obsèques, les funérailles, les noces* (ensemble des rites sociaux)<sup>9</sup>. Morphologiquement la récurrence de l'affixe *-ail, -aille, -ailles* trouve bien sûr son explication dans le fait qu'il est originellement issu du pluriel neutre latin *-alia*.

Moignet rappelle qu'en français des mots opposent le singulier au pluriel interne : *l'eau/les eaux, l'amour/les amours, le ciel/les ciels*, etc. *Les ciseaux* forme une unité riche de trois nombres : les ciseaux du coiffeur, le ciseau du menuisier, les divers types de ciseaux du menuisier. *Les cieux* présente un pluriel interne, les ciels un pluriel externe. Le substantif *yeux* présente un cas de pluriel interne (trace d'une forme de duel) et un cas de pluriel externe où il entre en distribution complémentaire avec *oeils* : *les yeux bleux, les yeux du bouillon*.

Certains faits syntaxiques illustrent également ces deux pluralités, par exemple le pluriel du verbe après *la plupart (la plupart savent)*, qui marque la diversité sous l'unité (cas de pluralité interne). On pensera aussi à la séquence *l'un et l'autre* argument sujet d'une forme verbale au singulier ou au pluriel, et qui donne deux pluralités possibles, interne (verbe au singulier) ou externe (verbe au pluriel).

Guillaume rappelle que le nombre en langue s'est développé par élimination de la pluralité interne au profit de la numération arithmétique, à cet égard il est une forme d'abstraction. Comme il le souligne, presque avec dépit, le nombre de pluralité

---

<sup>9</sup> En fait, toutes les formes de pluriels morphologiques peuvent se prêter à l'expression de la pluralité interne, et non pas exclusivement les *pluralia tantum* du type *lunettes* ou *fiançailles*. C'est ce que l'on observe si l'on élargit l'analyse à l'énoncé et que l'on sort de la seule perspective lexicale. Les indices contextuels orientent l'interprétation vers une lecture distributive ou collective : ex. *Les scouts de Notre-Dame des Lilas fêtent leur cinquième anniversaire* (ici la lecture distributive est inadéquate car les scouts ne peuvent être aussi jeunes). Une même observation pourrait être faite à propos des singuliers collectifs : ex. *La meute a été décimée* vs *La meute se désaltère*. Sur ces questions, on se reportera avec intérêt à voir Corblin (2008). Je remercie Alain Berrendonner pour la référence.

externe sert à tout compter. Pour Guillaume cette évolution marque une manifestation de l'antagonisme entre le *voir* et le *concevoir*.

Dans les langues négro-africaines, le nombre linguistique, chargé en *voir*, est fait non pas pour compter n'importe quoi, mais limitativement pour compter des choses d'une certaine espèce, et point celles d'une autre espèce. L'antagonisme du *voir* et du *concevoir* s'accuse, d'autre part, en des langues plus évoluées, dans la pluralité interne qui sous un « voir » unique laisse « concevoir » plusieurs. Le *duel* est le dernier nombre de pluralité interne (*deux* conçus sous *un* vu). Il est aussi celui qui a survécu le plus longtemps. Le *duel* et son élimination sont, disait Meillet, des faits de civilisation. La pluralité interne a été partout dans les langues évoluées éliminée plus ou moins complètement, et remplacée par la pluralité externe. La pluralité interne situe *un* au nombrant et *plusieurs* au nommé ; la pluralité externe, *plusieurs* au nombrant et *un*, multiplié, au nommé. Dans la science proprement dite l'antagonisme s'accuse, - sans que pour le reconnaître, il soit besoin d'aller plus loin, - en ceci que l'arithmétique fait voir des nombres, tandis que l'algèbre fait concevoir des propriétés du nombre, sans faire voir aucun nombre. Il existe en mathématique un chemin qui consiste – cela a été dit par des penseurs illustres – à ne presque rien voir, et à tout comprendre. (Gustave Guillaume, *Langage et science du langage* : 284)

La lecture de ces lignes conduit à établir une relation, rarement notée, entre la pensée guillaumienne du nombre et le travail théorique contemporain qui est en train d'être réalisé dans les années 1930 par les philosophes des mathématiques dans le cadre de la théorie des ensembles, travail dont Guillaume a très probablement eu connaissance même si l'on n'en pas trace dans ses écrits. On pense particulièrement aux travaux de Jean Cavaillès, qui succéda pour un temps trop court à Gaston Bachelard à la Sorbonne sur la chaire de philosophie des sciences : *Remarques sur la formation de la Théorie abstraite des ensembles, Méthode axiomatique et formalisme. Essai sur le problème du fondement des mathématiques, Transfini et continu et Sur la logique et la théorie de la science*<sup>10</sup>. Cette relation peut être établie à partir de la réflexion philosophique sur le continu et l'infini, voire à partir de l'importation du concept de puissance, fourni par le domaine des mathématiques. L'ensemble dénombrable est l'ensemble qui correspond à la suite infinie des nombres entiers. Comme le rappelle Bachelard, cet ensemble joue à l'égard d'infinis plus riches le rôle qu'un infiniment petit joue à l'égard d'une quantité finie :

On pourrait dire que c'est l'infiniment petit des infiniment grands. C'est une sorte d'atome d'infinité. On ne change en rien un ensemble infini en lui ajoutant un infini dénombrable. La notion d'infini dénombrable permet de formuler les paradoxes de philosophie élémentaire qui rejettent à des temps révolus les problèmes naïfs qui occupaient, il y a seulement quelques siècles, les philosophes. Par exemple, une fois qu'on a compris que la notion de nombre – valable pour une collection finie – est supplantée par la notion de puissance – valable pour une collection infinie – on pourra affirmer qu'il y a autant de nombres pairs que de nombres entiers dans la suite naturelle

<sup>10</sup> Jean Cavaillès, *Œuvres complètes de philosophie des sciences*, Paris, Hermann, 1994.

infinie des nombres entiers. (Gaston Bachelard, « L'œuvre de Jean Cavaillès » in Gabrielle Ferrières, *Jean Cavaillès, philosophe et combattant, 1903-1944*, Paris, PUF, 1950 : 226)

C'est ce que Cavaillès note dans les travaux de Cantor, qui découvre que le *continu superficiel* a la même puissance que le *continu linéaire*. Il y a autant de points dans le côté d'un carré que dans toute la surface de ce carré. Cette découverte « scandaleuse » fit dire à Cantor dans sa correspondance avec Dedekind traduite par Cavaillès : « Je le vois, mais je ne le crois pas ».

Faute d'apprendre le langage des « puissances », on méconnaît les vérités essentielles de la science de l'infini, on bloque la culture sur les fausses idées simples, on prend le simple pour le fondamental. En fait, c'est un faux problème que de *compter* tous les points d'une droite, *tous* les points d'un carré. La droite et le carré sont, l'une et l'autre, à l'égard de la doctrine des puissances d'un ensemble, deux totalités. On peut mettre ces deux totalités en *correspondance* terme à terme, point pour point. Il faut comparer ces totalités en correspondance, sans prétendre les comparer en comptant *tous* les points, ce qui serait une tâche *impossible*. Une fois qu'on a bien compris que les intuitions naïves d'une numération par le nombre ou d'une mensuration par l'étendue bloquent la pensée, on est prêt à suivre l'exposé par Cavaillès du prodigieux travail de construction opéré par les ensemblistes. Il faut sans cesse se libérer des exemples concrets. Tant qu'on opère sur eux on n'est jamais sûr de n'être pas dominé par la matière même de ces exemples. (Bachelard, *ibid.* : 229)

Il apparaît que dans le grand bouillonnement intellectuel des années 1930-1940 un pont prenait forme dans la pensée scientifique entre la conceptualisation du nombre en linguistique et la conceptualisation du continu en philosophie des mathématiques. Du point de vue de l'histoire des idées scientifiques on a sans doute tort de limiter les influences philosophiques qui semblent avoir présidé à la structuration des conceptions guillaumiennes de la puissance à la chaîne des causations de l'héritage aristotélicien. Les recherches en métamathématique qui sont contemporaines d'une partie de l'œuvre de Guillaume ont sans doute leur part dans la créativité scientifique du linguiste. C'est du moins une piste qui mérite d'être creusée.

## **2. Le cadre théorique de la réflexion benvenistienne sur le nombre**

La perspective benvenistienne sur le nombre va, à la même époque, s'orienter vers une approche que nous ne dirions pas cognitiviste mais sans doute plus clairement anthropologique. Le point de départ de l'approche du nombre chez Benveniste en effet ne relève pas d'un psycho-système mais d'une approche historique et anthropologique. Les faits établis par l'histoire et la typologie des langues occupent ici la place des hypothèses liées à la modélisation des procédures cognitives chez Guillaume.

On est frappé par la présence d'un même processus d'analogie pour penser le nombre. La source de la conceptualisation du nombre chez Guillaume est à chercher dans le système de l'article. La source de la conceptualisation du nombre chez Benveniste réside dans l'étude anthropologique du genre linguistique. Mais elle prend ici des accents nettement phénoménologiques.

Au début, note-t-il (mais le début de quoi ? cela n'est pas spécifié même si cela peut s'inférer aisément d'un poste d'observation que fournirait la question de l'origine des langues) un seul genre (ou pas de genre) : ce qui correspondrait historiquement aux neutres. C'est par la distinction animé/inanimé que s'engage la réflexion. Le neutre sert ici de déclencheur conceptuel.

L'animal réagit au monde extérieur, mais ne le construit pas. C'est le langage qui a permis à l'homme d'aller au-delà. Car le langage est à la fois le milieu où baigne et dont est imprégné notre univers conceptuel et l'intermédiaire par lequel nous avons prise sur le monde.

L'être, du fait qu'il est doué de vie, est un complexe d'une forme et d'une force. Il agit et il a des limites. Il agit parce qu'il a des limites et c'est en tant qu'il mesure et appréhende ses limites qu'il devient agissant. Or tout se passe comme si la conscience de sa limitation n'était donnée à l'être qu'à l'intérieur de sa conscience d'être et fût transférée analogiquement de l'être aux choses. L'être ne pense son être que sous les espèces de l'action. C'est par la dialectique du mouvement que l'être parvient à la conscience de ce qui le limite, et parce qu'il est vivant, parce qu'il ne peut pas ne pas se penser comme vivant, parce que sa position vis-à-vis des choses est susceptible de changer et à mesure qu'il peut mesurer la nature et les bornes de son pouvoir de changement. C'est donc parmi un univers en changement, dans la réfraction de ce changement au sein de la conscience, par le mouvement en retour de l'être vers les choses que la notion d'« animation » se précise.

(Émile Benveniste, « Singulier et pluriel », in I. Fenoglio, J.-C. Coquet, J. Kristeva, C. Malamoud, P. Quignard, *Autour d'Émile Benveniste. Sur l'écriture*, Paris, Seuil, 2016 : 46).

Le neutre n'a donc ni force, ni forme. Il n'a pas de force parce que le concept de neutre exclut l'idée d'action et ne peut s'appliquer celle d'être. Il n'a pas de forme parce qu'il n'a pas de limites. Ce qui a des limites inclut l'idée d'individualité, de vie, d'activité. Ce qui n'a pas de limites inclut l'idée d'inertie, de matière organique. Il n'y a donc pas de pluriel concevable pour le neutre. Il s'agit bien sûr, précise Benveniste, d'une définition de l'image que l'esprit se construit des choses, non des choses mêmes.

À partir de ce point Benveniste élabore un modèle explicatif fondé sur la morphologie flexionnelle, et sur le rapprochement du neutre et du féminin à travers l'affixe *-a*<sup>11</sup>. L'opposition neutre/féminin marque un rapport de dépendance et d'inclusion que Benveniste illustre au moyen de quelques exemples de sanskrit. Morphologiquement, le féminin a pour fonction la distinction sexuelle, mais aussi une valeur de « dépendance » dans laquelle Benveniste voit d'autres rapports parmi lesquels le rapport d'inclusion (« *ce qui est contenu dans la notion de base* »). La notion de féminin est incorporée à titre de composante dans cette base. Le mot féminin par sa

<sup>11</sup> On sait par exemple qu'en latin l'affixe *-a* peut tout à la fois marquer (i) le féminin (ex. *vita, vitae* : « vie, existence » ; *fortuna, fortunae* : « fortune, sort, hasard »), (ii) le singulier collectif (ex. *familia, familiae* : « ensemble des esclaves de la maison », « famille », « corps, secte, troupe, école » ; *turba, turbae* : « cohue, multitude, foule désordonnée ») (iii) et le neutre pluriel (ex. aux nominatif, vocatif et accusatif pluriels *fora* : « places » ; *maria* : « mers »).

suffixation spécifique devient une partie de la notion exprimée par le mot masculin. Le morphème *-a* caractérisant le neutre ne fonctionne pas autrement. Au neutre comme notion globale se substitue la considération des éléments qui le composent, de toutes les parties qui y entrent comme composantes. Ce qui distingue le féminin du neutre c'est seulement la modalité d'application ou d'angle de vision :

Si à la notion, on annexe un élément nouveau qui y participe, c'est le féminin ; si dans la notion globale on sépare les éléments composants, on obtient le « collectif » neutre. Or comme à l'intérieur d'une notion globale, il y par définition plusieurs de ces éléments, on tend vers la pluralité. La colligation et la dissociation sont les deux aspects d'une même opération. (*Ibid.* : 48)

Pour Benveniste la notion de pluriel est immanente à celle de collectif neutre. Ce qui distingue genre et nombre c'est un changement de qualité.

Nous voilà en plein dans la qualité, car c'est bien un changement de qualité qui est impliqué par ces deux catégories : féminin, en ce que l'être ainsi marqué ne se détermine que par rapport à un autre ; collectif, en ce que l'élément nouveau qui apparaît au sein d'une globalité en est qualitativement différent et le rend qualitativement différent. (*Ibid.* : 49)

Plus généralement, le pluriel, dit Benveniste, *est cela en toutes circonstances*. Distinction de *moi* et *nous*, *toi* et *vous* par des mots différents. *Nous* au duel n'est pas le même que *nous* au pluriel. *Nous* sans *moi* = *vous*.

Il faut donc se représenter des classes d'êtres où la pluralité s'exprime par des indices qualitatifs, qui varient avec la nature des êtres et choses considérés.

L'extension d'une même marque de pluriel à des objets qualitativement distincts trahit déjà une conception élaborée du nombre. (*Ibid.* : 49)

Or la qualité numérique est caractérisée par la qualité spatiale, car c'est toujours à la place occupée par un ensemble qu'on estimera la qualité numérique de cet ensemble. Et Benveniste cite l'exemple de Martin Dobrizhoffer, rapporté par Lévy-Bruhl<sup>12</sup>, des Abipones qui sans savoir compter peuvent dire qu'un chien manque à une meute, tout comme l'animal sait reconnaître le nombre de ses petits. C'est l'effet de l'appréhension qualitative du groupe<sup>13</sup>.

Voilà la définition du nombre : qualité soumise à *l'extension*, à la mesure *spatiale*. (*Ibid.* : 50)

Dès lors on peut passer du nombre à la numération. On fixe les conditions de ce passage en précisant les conditions où s'est opérée la mesure.

---

<sup>12</sup> Lucien Lévy-Bruhl, *La Mentalité primitive*, Paris, Félix Alcan, 1922, (4<sup>e</sup> édition, 1925, p. 25).

<sup>13</sup> Karl Bühler (1929, 1930 pour la traduction anglaise) notait cette faculté chez les enfants de pouvoir apprécier, en jugeant, la valeur d'un ensemble d'éléments dispersés sans les énumérer pour autant. Comme le rappelle Danon-Boileau (1993), l'œil juge. Ce processus cognitif consiste à construire des configurations régulières dans un ensemble informe : « (...) [l'œil] opère une sorte de puzzle silencieux qui bâtit une cohérence de contour dans une masse initialement amorphe » (Danon-Boileau, 1993 : 118).

La première condition et la principale est qu'on reconnaisse l'identité foncière des choses en présence desquelles on se trouve, qu'un même caractère soit conféré à chacun des éléments de l'ensemble [...]. Dans cette perception globale de simultanéité, c'est d'après la place que chaque élément occupe par rapport au sujet parlant que la mesure opère : relation spatiale du sujet nombrant à la chose nombrée. (*Ibid.* : 50)

Et Benveniste de développer, citant Whitehead, l'idée que le premier qui a remarqué l'analogie entre un groupe de sept poissons et un groupe de sept jours a fait un progrès considérable dans l'histoire de la pensée car déjà le nombre n'adhère plus à la chose nombrée. On compte sur ses doigts on ne compte plus ses doigts.

Un nouveau progrès intervient avec l'invention du zéro qui est la faculté de penser le néant comme nombre. Propriétés des nombres qui à force d'abstraction sont considérés comme des choses.

Partie du concret, la numération au terme extrême de l'abstraction se reconstitue en objet concret *une chose qui a une existence indépendante et tient une place*. Le cycle est refermé. (*Ibid.* : 52)

### 3. Similarités conceptuelles et distinctions méthodologiques

Nous avons donc affaire à deux représentations du nombre distinctes mais avec de nombreux points de similarité conceptuelle. Une représentation (Guillaume) informée par un cadre théorique dans lequel l'activité cognitive joue un rôle central, constructeur, mais aussi faiblement empirique. L'autre (Benveniste) informée par un apport de données historiques, typologiques, et guidée par une démarche anthropologique.

Le point commun le plus saillant de ces deux démarches semble être cette appréhension génétique de la langue, plus orientée vers l'acte de penser chez Guillaume, et chez Benveniste vers l'évolution des langues et vers les conditions de leur usage dans les communautés linguistiques ainsi que vers les modalités d'appréhension de l'univers référentiel extralinguistique.

Ce qui caractérise communément l'approche des deux linguistes, c'est la construction du langage verbal comme étimologie, avec toutefois une application plus résolument idiomologique<sup>14</sup> chez Benveniste. On doit aussi noter une approche très spéculative du langagier.

Il faut bien voir que la recherche linguistique en France contemporaine des travaux des deux linguistes évolue dans un contexte philosophique marqué par la prégnance

---

<sup>14</sup> Le terme d'*idiomologie* a été utilisé au cours du XIX<sup>e</sup> siècle pour caractériser de manière descriptive l'étude des idiomes, verbaux ou non. Voir notamment Pierquin de Gembloux, *Idiomologie des animaux ou recherches historiques, anatomiques, physiologiques, philologiques et glossologiques sur le langage des bêtes*, 1844. Il a été réactualisé récemment dans les travaux d'Anne-Gaëlle Toutain pour caractériser la linguistique benvenistienne. Il s'oppose parfois à *linguistique* pour distinguer entre étude descriptive des faits de langue et travail théorique, spéculatif et conceptuel, pointant par là l'opposition entre langues et logos. Voir A.-G. Toutain, *La Problématique phonologique. Du structuralisme linguistique comme idéologie scientifique*, Paris, Classiques Garnier, 2015, et *Entre langues et logos. Une analyse épistémologique de la linguistique benvenistienne*, Berlin, De Gruyter, 2016.

de la phénoménologie, et que l'étiologie qui caractérise l'épistémologie qu'ils mettent en œuvre permet de mieux saisir la centralité de la notion de mouvement et de conception processuelle de l'activité de langage.

Une pierre apportée à la construction de cette contextualisation pourrait être trouvée dans ce texte de Sartre, contemporain des travaux de Guillaume et de Benveniste, exposant la phénoménologie de Husserl, texte qui présente une intéressante actualité et une certaine adéquation avec la réflexion qui nous occupe.

[...] il y a incommensurabilité entre les essences et les faits, et celui qui commence son enquête par les faits ne parviendra jamais à retrouver les essences. Si je cherche les faits psychiques qui sont à la base de l'attitude arithmétique de l'homme qui compte et qui calcule, je n'arriverai jamais à reconstituer les essences arithmétiques d'unité, de nombre et d'opérations. Sans toutefois renoncer à l'idée d'expérience (le principe de la phénoménologie est d'aller « aux choses elles-mêmes » et à la base de sa méthode est l'intuition eidétique) au moins faut-il l'assouplir et faire une place à l'expérience des essences et des valeurs; il faut reconnaître même que seules les essences permettent de classer et d'inspecter les faits.

J.-P. Sartre, *Esquisse d'une théorie des émotions*, Paris, Hermann, 1938.

Il semble que les deux linguistes n'aient pas été fermés à cette perspective philosophique, et même qu'elle ait pu leur servir de source d'inspiration conceptuelle (quel qu'ait pu être leur degré de familiarité avec cet environnement intellectuel).

Franck Neveu  
Sorbonne Université – Faculté des Lettres  
STIH (EA 4509)

### Indications bibliographiques

- Auroux S. (1993), « Note historique sur les théories du nombre linguistique », *Faits de langue*, n°2 : 21-27.
- Bachelard G. (1950), « L'œuvre de Jean Cavaillès » in Gabrielle Ferrières, *Jean Cavaillès, philosophe et combattant, 1903-1944*, Paris, PUF : 219-234)
- Benveniste E. ([1937] 2016), « Singulier et pluriel », in I. Fenoglio, J.-C. Coquet, J. Kristeva, C. Malamoud, P. Quignard, *Autour d'Émile Benveniste. Sur l'écriture*, Paris, Seuil : 45-58.
- Benveniste E. (1966 & 1974), *Problèmes de linguistique générale*, 1 et 2, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines ».
- Benveniste E. ([1968, 1969] 2012), *Dernières leçons – Collège de France 1968 et 1969*, Paris, EHESS, Gallimard, Seuil.
- Bottineau D. (2006), « Terminologie, terminographie et métalangue guillaumienne : problèmes actuels », in F. Neveu (dir.), « La terminologie linguistique. Problèmes épistémologiques, conceptuels et traductionnels », *Syntaxe & sémantique*, 7 : 39-56.
- Bühler K. (1929), *Die geistige entwicklung des Kindes* (cité d'après trad. angl. *The Mental Development of the Child*, London, Kegan Paul, 1930).

- Cavaillès J. ([1932-1949, posthume] 1994), *Œuvres complètes de philosophie des sciences*, Paris, Hermann.
- Corblin F. (2008), « Des prédicats non-quantifiables : les prédicats holistes », *Langages*, n° 169 : 34-56.
- Danon-Boileau L. (1993), « Dénombrément, pluriel, singulier », *Faits de langue*, n°2 : 117-130.
- Guillaume G. ([1919] 1975), *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, [Hachette, Paris] Paris, Nizet ; Québec, Les Presses de l'université Laval.
- Guillaume G. ([1938-1957] 1971-1999), *Leçons de linguistique, vol. 1 à 13*, Québec, Les Presses de l'université Laval; Paris, Klincksieck.
- Guillaume G. (1964), *Langage et science du langage*, Paris, Nizet ; Québec, Les Presses de l'université Laval.
- Guillaume G. (1973), *Principes de linguistique théorique*, Québec, Les Presses de l'université Laval; Paris, Klincksieck.
- Husserl E. ([1913] 1985), *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie, I, Idées directrices pour une phénoménologie*, Paris, Gallimard (trad. Paul Ricoeur).
- Koblizek T. & Krasova E. (à paraître 2019), « Émile Benveniste et le cercle de Prague », in G. D'Ottavi et I. Fenoglio, *Émile Benveniste. Un demi-siècle après Les problèmes de linguistique générale*, Paris, Éditions Rue d'Ulm.
- Lévy-Bruhl L. (1922/1925), *La Mentalité primitive*, Paris, Félix Alcan, (4<sup>e</sup> édition, 1925).
- Moignet G. (1981), *Systématique de la langue française*, Paris, Klincksieck.
- Sartre J.-P. (1938), *Esquisse d'une théorie des émotions*, Paris, Hermann & Cie, coll. Actualités scientifiques et industrielles, Essais philosophiques (coll. dirigée par Jean Cavaillès).
- Serbat G. (1993), « Gustave Guillaume et le système du nombre », *Faits de langue*, n°2 : 71-77.
- Toutain A.-G. (2015), *La Problématique phonologique. Du structuralisme linguistique comme idéologie scientifique*, Paris, Classiques Garnier.
- Toutain A.-G. (2016), *Entre langues et logos. Une analyse épistémologique de la linguistique benvenistienne*, Berlin, De Gruyter.
- Wilmet M., *Gustave Guillaume et son école linguistique*, Paris, Bruxelles, Nathan, Labor, 1978.
- Zinzi M. (2014), « La méthodologie d'analyse d'Émile Benveniste. Exemple d'un cours sur la catégorie du nombre », *Fragmentum*, n°41 : 51-66.
- Zinzi M. (2017), « Investiguer les archives des linguistes : Emile Benveniste et le cours sur le duel de 1939 », *Acta Structuralica, International Journal for Structuralist Research*, vol. 2 : 11-52.
- Zinzi M. (à paraître 2019), « Penser le nombre comme catégorie linguistique. Une recherche inédite d'Émile Benveniste », in G. D'Ottavi et I. Fenoglio, *Émile Benveniste. Un demi-siècle après Les problèmes de linguistique générale*, Paris, Éditions Rue d'Ulm.

## Résumé

Cet article aborde les similarités conceptuelles et les distinctions méthodologiques des théories du nombre linguistique chez Gustave Guillaume et chez Émile Benveniste. L'étude fait ressortir deux représentations du nombre distinctes. Chez Guillaume, une représentation informée par un cadre théorique dans lequel l'activité cognitive joue un rôle central, mais aussi faiblement empirique. Chez Benveniste, une représentation informée par un apport de données historiques, typologiques, et guidée par une démarche anthropologique. Le point commun de ces deux démarches réside dans une appréhension génétique de la langue, plus orientée vers l'acte de penser chez Guillaume, et chez Benveniste vers l'évolution des langues et vers les conditions de leur usage dans les communautés linguistiques.

**Mots clés :** continu, métamathématique, nombre, pluralité, puissance, quantité

## Abstract

This paper discusses the conceptual similarities and methodological distinctions of Gustave Guillaume and Émile Benveniste's theories of linguistic number. The study reveals two distinct representations of the number. In Guillaume, a representation informed by a theoretical framework in which cognitive activity plays a central but also weak empirical role. In Benveniste's work, an informed representation through the provision of historical and typological data, and guided by an anthropological approach. The common point of these two approaches lies in a genetic understanding of language, more oriented towards the act of thinking in Guillaume, and in Benveniste towards the evolution of languages and the conditions of their use in linguistic communities.

**Keywords :** continuity, metamathematics, number, plurality, power, quantity